

EPOC

ADMINISTRATION
PRODUCTION
DIFFUSION

revue de presse

LA GRANDE GUERRE HOTEL MODERN et ARTHUR SAUER



© Joost van den Broek

«La Grande Guerre» sur le bout des doigts

3 mars 2006 à 20:31

- A +



 Tweeter

 Envoyer

Abonnez-vous
à partir de 1€

Par **MASI BRUNO**

Le dispositif élaboré par la compagnie néerlandaise Hotel modern, basée à Rotterdam, est bluffant : au-devant de la scène, sur une table recouverte de boue et de morceaux de bois, des personnages minuscules se croisent au milieu des tranchées. Par moments, deux doigts incarnent une paire de jambes, un casque gros comme une tête d'épingle surgit de l'ombre ou un arrosoir déverse des litres d'eau à la manière d'une pluie diluvienne. Ce théâtre d'objets et d'ombre qui se déroule aux yeux de tous est en même temps filmé par des caméras disposées au ras du sol. Derrière, la Grande Guerre prend forme, sur un écran géant où les captations vidéo sont retransmises en direct. Un film à la violence hallucinée voit le jour, rythmé par le récit d'un soldat qui raconte les combats depuis le champ de bataille. Composé à partir de témoignages de vétérans, le texte renforce le réalisme cru des images et rend cette Grande Guerre aussi émouvante que cauchemardesque. Le spectateur, hagard, se retrouve en première ligne. Face à lui, des mains discrètes animent d'inoffensifs pantins.

Malakoff (92). Théâtre 71, 3, place du 11-Novembre. 20 h 30, jeudi à 19 h 30, dimanche à 16 heures, relâche le lundi. Jusqu'au 11 mars. 21,40 euros. Rens. : 01 55 48 91 00, ou www.theatre71.com.

Par [Corinne Denailles](#)

La Grande Guerre par la compagnie Hotel modern

Du grand art

Après l'impressionnant *Kamp*, qui évoquait les camps de concentration de la Seconde Guerre mondiale, *Hotel modern*, met son art du théâtre d'objets au service de la mémoire des poilus de la Grande Guerre. Armés d'une boîte à outils regorgeant de matériaux les plus divers, les membres de la compagnie néerlandaise *Hotel modern*, occupent le plateau au sens propre du terme, se déplaçant dans la pénombre entre les multiples dispositifs dont l'encombrement est inversement proportionnel à la taille des figurines mises en scène. De grandes manœuvres pour une manipulation d'objets qui relèvent de l'infiniment petit. Ce rapport d'échelle est le principe du spectacle qui met en scène la Grande Guerre à partir des lettres d'un poilu à sa mère. Il donne à voir ce que le malheureux soldat essaie de décrire. Chaque scène créée en miniature est projetée sur un grand écran où par la magie du travail sur le son, les petites maquettes prennent des dimensions de scènes grandeur nature et l'on croirait presque assister à un documentaire d'époque en noir et blanc, les soldats abattus dans la boue, la lumière blafarde, le chaos, l'horreur, etc. A cour, sur de grands tréteaux, le théâtre des opérations, la grande tuerie organisée avec des objets qui tiennent des jouets d'enfants révèle brutalement toute sa violence, l'aspect dérisoire du conflit, des vies humaines. A jardin, une poignée de brins de persil est enflammée, sur l'écran c'est la forêt en feu ; au centre, de l'eau dans un bac sur fond jaune, c'est la mer, qui engloutit les canots de sauvetage. La compagnie fait un travail remarquable, minutieux et inventif d'une virtuosité technique sidérante mais le spectacle manque du souffle de la théâtralité dont la lecture des lettres du poilu aurait dû être le vecteur, grâce à un travail d'acteur plus fin et intériorisé. Il n'en reste pas moins que l'on reste émerveillé devant tant d'inventivité et de savoir-faire. Sous cet angle, le théâtre d'objets ouvre des perspectives inédites.

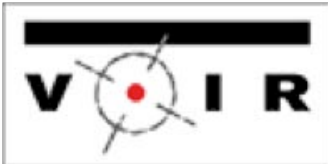
La chose est entendue, ce festival des 7 Collines fait dans l'inattendu. Plus encore par La Guerre de tranchée, que se joue encore ce soir à la Comédie de Saint-Etienne. C'est étonnant, séduisant, bouleversant, terrifiant. On n'ose dire, vu le sujet, que c'est beau. Mais ça l'est !

Des marionnettistes qui s'agitent à faire vivre les indices de la mort, récitant et bruiteur à autrement donner corps à ceux décharnés qui s'étalent devant nous. Voici une « expérience » théâtrale qui, pour des tas de choses, nous restera. Ne serait-ce (et malgré) que c'est à partir de bouts de ficelles (brindilles, persil, poupées de sparadrap, terre et carton...) que se déroule sous nos yeux le film de la Grande Guerre, de cette der des ders qui n'était, sommes toute, que la première touchée par le raffinement du modernisme.

Ca commence par un exposé, cartographie déployée et événements relatés en une sinistre chronologie des pays qui se déclarent la guerre, comme un jeu de dominos. Et nous plongeons dans l'horreur. La scène est, entière, théâtre d'opération. C'est à la Comédie et ce n'en est pas une. C'est néanmoins mis en scène à tous les chapitres. Le bruiteur a sa munition de partitions. Les manipulateurs vont de stand en stand, caméra au point. De la terre, des brosses qui peignent forêts, des persils qui agonisent au lance-flammes...En direct, sur grand écran. Bombardements. La ville brûle-t-elle ? Elle devient cendres. Tout se bricole sous nos yeux. Un coup de doigt et ce sont des vies qui tombent au champ d'horreur, poilus de plastoc que la vie retoque. Capharnaüm, néant, trou noir. Et toujours la bonne focale qui filme la miniature pour faire grand effet.

Gros plans de jambes boueuses qui marchent dans la merde : « Plus on meurt souvent, plus on vit intensément. » C'est une litanie de morts. Un bateau dans la torpeur, un sous-marin qui le torpille. Silence de l'amer... Camps de prisonniers, explosions, obus jusqu'à plus soif, fumées, odeurs qui se répandent. C'est un reportage live, comme un direct sur la gueule : ça frappe et on n'en ressort pas comme d'un autre spectacle. Ca n'a beau être que du jouet, de la marionnette, des soldats de tissus pour images chiffonnées, on n'a peut être jamais été autant dans le vrai. C'est hallucinant ! Criant. Pas de vérité, non, mais de La Vérité. Cet Hotel Modern de Rotterdam à qui l'on doit ce chef d'œuvre est plus qu'une grande compagnie.

Michel Kemper, Loisirs / Culture.



hebdomadaire culturel (Québec)

Accueil › Scène › La Grande Guerre : L'horreur en direct

La Grande Guerre L'horreur en direct



Photo : Arwen Linnemann

À partir de lettres de soldats au front en 14-18, Hotel Modern a créé *La Grande Guerre*, spectacle étonnamment percutant présenté au Carrefour. Au fil des témoignages, les artistes recréent villages, tranchées, bombardements à l'aide de menus objets qu'ils filment, projetant le résultat sur grand écran. Qui eût cru qu'un peu de terre, du persil, du feu et des figurines pouvaient bouleverser à ce point, donnant l'impression de vivre la guerre en direct? À ces visions poignantes s'ajoute l'ingéniosité éblouissante des créateurs: dans ce monde miniature, l'humain apparaît le jouet de puissances qui se soucient peu de son existence. Éloquent.

